

UN MAÎTRE INOUBLIABLE

Ma première rencontre avec André Cerezo remonte à l'hiver 1982 lorsque j'étais un jeune étudiant en mathématiques à l'université de Nice. Notre professeur d'algèbre, un enseignant sans relief, s'était cassé le coccyx pendant les vacances de Noël. Après quelques semaines d'interruption, André a repris le flambeau.

Je me souviens encore avec une précision hallucinante de son premier cours qu'il consacra entièrement à la fonction d'Euler (la fonction qui compte le nombre d'éléments inversibles dans $\mathbb{Z}/n\mathbb{Z}$). Je revois encore ses gestes, les expressions de son visage, sa petite écriture fine, précise et nerveuse. Je crois entendre son timbre de voix si particulier. Dès les premières minutes, j'étais captivé par la puissance de son exposé, frappé par son engagement et sa force de conviction extraordinaires. André enseignait avec passion, laissant percer sa fierté de transmettre des idées profondes et géniales dont il savait éclairer les multiples facettes.

Au cours des années 80, mon chemin d'apprenti mathématicien allait souvent croiser celui d'André : analyse complexe, calcul différentiel, géométrie, intégration, théorie des distributions, l'étendue de son savoir semblait sans limites. C'était impressionnant et, parfois, cela en devenait presque intimidant. Quelle que soit la branche des mathématiques qu'il abordait avec nous, l'approche à la fois très intellectuelle (mais exempte de tout pédantisme) et mûrement réfléchie que choisissait André me séduisait toujours.

Lors d'un cours de troisième année, je me souviens qu'un sinistre collègue de MIAGE voulut prendre possession de notre salle qu'il prétendait avoir réservée. Ecœuré par cette intrusion brutale, André s'apprêtait à interrompre son exposé sur les fonctions analytiques lorsque que je m'écriais « *Ah, non !* » en tapant du poing sur la table. Il me regarda, un peu surpris, rouvrit son cahier de notes et reprit de plus belle sa chevauchée : l'autre n'insista pas !

Une autre fois, alors qu'il venait d'insister longuement sur les difficultés liées à l'extension du logarithme dans le domaine complexe, il s'interrompit soudain pour s'assurer que nous l'avions compris. Voyant que je hochais affirmativement de la tête, son visage s'illumina d'un sourire et, sur le ton de la confiance, il nous dit que cela lui faisait plaisir parce que lui-même, lorsqu'il était étudiant, avait mis beaucoup de temps pour comprendre ces choses là !

Bien plus tard, dans les années 90, alors que j'avais enfin gagné mes galons de mathématicien après trois ans d'une thèse aride, j'ai découvert avec plaisir qu'André et moi faisons les mêmes analyses sur les questions de politique internationale. Nous partagions notamment la même indignation face à la guerre sans fin dans laquelle les Etats-Unis, via l'OTAN, semblaient vouloir entraîner l'Europe. Dans une de ses dernières lettres, rédigée durant l'hiver 2002, André m'écrivait ces lignes pémoitoires « *C'est la responsabilité des dirigeants européens d'avoir permis à l'empire américain de nous réduire tous en complices de son projet de tout contrôler, de tout posséder dans le monde. Projet qui ne peut s'accomplir sans crimes. Et il faut donc mettre au point des techniques efficaces d'anesthésie, des "gaz paralysants". Hélas, je me sens, comme tout le monde, impuissant* ».

Je me souviens de l'une de nos dernières rencontres en 2003, quelques mois avant sa disparition, André paraissait accablé : « *Je ne sais pas ce qu'il m'arrive, me dit-il tristement, j'ai l'impression que mes étudiants ne comprennent plus rien de ce que je leur raconte* ». Je comprenais et partageais le désarroi de cet homme exceptionnel qui se considérait un peu comme le gardien du temple et qui avait su, par sa passion communicative, insuffler le goût des mathématiques à tant de jeunes gens.

Marc-Antoine Coppo,
mai 2011